

La jeune duchesse l'entraîna dans sa chambre, et elles commencèrent leur toilette du soir, en s'embrassant de temps à autre, par forme d'intermède. Blanche, tout en s'occupant des menus détails de son habillement, se livrait à un babillage fiévreux : elle s'informait des goûts de son amie en matière d'art, de littérature, de promenades, de voyages, et elle lui disait les siens.

— « Moi... j'aime ceci, j'aime cela... Et toi ? Connais-tu la Suisse ? et l'Italie ?... Nous irons ensemble partout, ... quand tu seras mariée. »

Sur ce mot, qui lui avait échappé, elle se tut brusquement.

Arrivée à une certaine phase de sa toilette, Sibylle se montra hésitante et préoccupée :

— « J'ai apporté une coiffure, ... dit-elle ; faut-il me la faire poser ? »

— « Non ! non ! » s'écria vivement la petite duchesse. Je vais me coiffer d'abord, et je suis à toi... Tiens ! chauffe-toi, et enveloppe-toi bien avec cela en attendant.

— Et elle lui jeta un burnous sur les épaules.

Quelques minutes plus tard, la duchesse renvoya les femmes qui les avaient assistées jusque-là, et fit, assise Sibylle devant une grande glace qui descendait jusqu'au parquet et qu'éclairaient deux girandoles latérales. Elle dégagea alors avec précaution de leur enveloppe les paquets de fleurs dont elle s'était approvisionnée le matin. Sibylle vit que toutes ces fleurs étaient empruntées à la nature la plus vierge et la plus agreste : elles étaient mêlées de ces espèces particulières d'herbes, de feuillages et de lianes qui décorent les sites sauvages et solitaires. La pensée de Sibylle s'envola aussitôt vers les bois de Férias, et elle crut respirer les parfums âcres et salubres qu'il avaient enivrés autrefois dans les profondes retraites où elle se plaisait. La jeune duchesse, après une courte méditation préalable, pendant laquelle elle se rappelait dans les moindres détails la parure de tête que portait Sibylle dans l'album de Raoul, procéda de sa main fine et souple à la coiffure de sa chère rivale. Elle peigna d'abord maternellement les longs cheveux de Sibylle, et les lui releva ensuite sur la nuque, où elle les fixa en une masse superbe et un peu abandonnée ; puis elle se mit à lisser, à tordre et à crêper ce qui restait avec une prestesse et une sûreté d'artiste. Elle prit alors des groupes de fleurs et de feuillages, et l'en couronna comme une nymphe des bois. Elle levait de temps à autre les yeux sur la glace pour y voir son ouvrage ; mais ses yeux tout à coup se voilèrent, et pendant que sa main continuait de voltiger comme un oiseau sur la tête de Sibylle, des larmes lui échappèrent, et vinrent se poser comme des gouttes de rosée sur les fleurs de la couronne.

— Tu pleures ? dit Sibylle. Qu'as-tu donc ?

— Ce n'est rien... ne fais pas attention, dit Blanche ; il y a de douces larmes, va !

Les siennes pourtant ne l'étaient point, et tout le sang de son cœur fumant sur un autel n'eût pu réjouir le ciel et les anges d'un sacrifice plus douloureux ni plus pur.

Quand elle eut achevé, elle aida Sibylle à compléter sa toilette :

— Voyons, dit-elle alors, mets-toi là, que je te regarde ! Ah ! tu es très-belle ! Je suis contente de toi... et de moi ! Viens maintenant.

Elle lui prit le bras et l'emmena hors de la chambre. Mademoiselle de Férias en effet était, à ce moment de sa vie, non point très-belle peut-être, mais admirablement jolie et captivante. Elle n'était point grande et elle paraissait l'être, tant l'harmonie des lignes et des formes de toute sa personne était parfaite. Son charme singulier résidait dans l'expression de son visage délicat et sévère, de sa bouche pure et fine, de son rare sourire, et surtout de son regard, ce regard se creusait sous l'arcade un peu proéminente des sourcils, et était habituellement bleu comme la mer sous un ciel sans taches ; par instants, à quelque mouvement secret de l'âme, cet azur céleste,

comme si un nuage y eût passé, semblait se charger d'orages et d'éclairs. La jeune duchesse, habile à saisir le trait le plus frappant de cette physionomie, s'était plu à l'exagérer encore ce soir-là par la disposition qu'elle avait donnée à la couronne de fleurs sauvages. Sous cet ombrage léger qui dominait son front, les yeux de Sibylle projetaient plus que jamais l'éclat sombre et mystique d'un rayon de soleil qui pénètre une épaisse feuillée, ou qui filtre doucement à travers les vitraux peints d'une chapelle. Elle était femme avec cela : ses épaules, d'une grâce souveraine, avaient une teinte transparente, nacré, et en quelque sorte lumineuse, qui éblouissait comme le reflet d'une substance immortelle ; la partie la plus matérielle de sa beauté avait ainsi elle-même quelque chose de chaste et de divin.

Telle était mademoiselle de Férias quand elle entra dans le salon principal de l'hôtel de Sauves, donnant le bras à la duchesse Blanche. Leur double toilette avait pris du temps, et le plus grand nombre des invités étaient alors arrivés. De son premier coup d'œil la jeune duchesse découvrit Raoul et Clotilde : ils étaient assis l'un près de l'autre sur un divan, et paraissaient engagés dans un dialogue animé. Blanche, rendant avec distraction les saluts qui lui étaient adressés sur son passage, traversa le salon sans cesser de tenir le bras de Sibylle, et alla droit à l'ennemi. La baronne de Val-Chesnay, en voyant approcher ce couple redoutable, sentit un froid soudain dans la région du cœur. Le comte de Chaly, qui lui parlait en ce moment, surpris de l'altération subite de ses traits, porta ses yeux dans la direction des regards de la jeune femme, et pour la première fois il aperçut mademoiselle de Férias. Par un brusque mouvement, il quitta sa pose nonchalante, et se dressant sur le divan :

— Qu'est-ce que c'est que ça ? dit-il d'une voix sourde.

Clotilde ne répondit point ; elle s'était levée ; Raoul se leva de même, et il se tint un peu à l'écart pendant que la duchesse et Sibylle échangeaient des serrements de main avec Clotilde. La jeune duchesse, après cette brève cérémonie, fit un pas vers le comte, et s'adressant à Sibylle :

— Le comte Raoul de Chaly, mon cousin, dit-elle.

Puis sa retournant vers Raoul :

— Mademoiselle Sibylle de Férias, mon amie !

Blanche, ayant accompli ce coup d'état, n'eut point de peine à interpréter la stupeur profonde dont les traits de son cousin s'étaient empreints ; mais elle ne sentit pas sans surprise le bras de Sibylle trembler tout à coup, et s'appuyer sur le sien avec force. Elle l'emmena aussitôt, la fit assise près d'elle à l'extrémité opposée du salon, et la regardant avec une curiosité affectueuse :

— Remets-toi, ma chérie, lui dit-elle, ce ne sera rien, va ; ... mais je me demande comment tu as pu le reconnaître après tant d'années. Explique-moi donc cela.

— Je ne sais... murmura Sibylle : c'est le mystère de cette coiffure qui m'y avait préparée, je crois...

Mais toi-même... qui a pu te dire ?

— Devine !

— Mais cela me confond !

— Te sens-tu assez remise pour valser ?

— Valses ?... pourquoi !

Pour rappeler les roses... tu es trop pâle, pour ton genre de beauté !

Blanche arrêta son mari au passage :

— Mon ami, mademoiselle de Férias meurt d'envie de valser avec vous !

Le duc posa une main sur son cœur, s'inclina jusqu'à terre, et, enlaçant puissamment la taille frêle de Sibylle, il fendit la foule comme un aigle qui prend son vol avec une colombe dans ses serres.

La duchesse, animée par le succès de ses petits complots, se mit alors à causer gaiement avec son voisinage, sans perdre de vue un seul instant le coin du salon où Clotilde et Raoul étaient demeurés en tête-à-tête. Elle